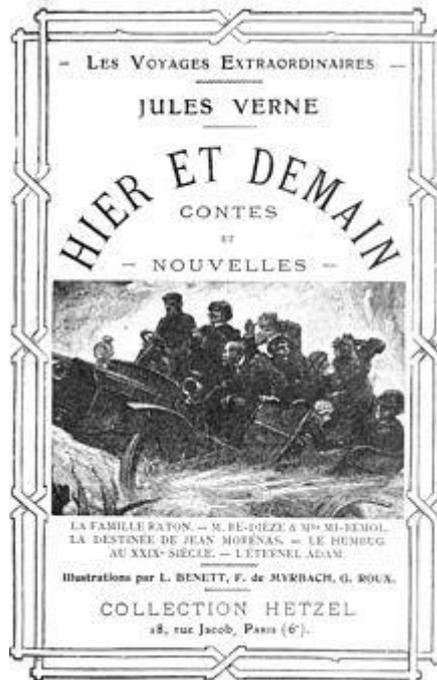


TABLE.



hier et demain

La Famille Raton

M. Ré-dièze et M^{lle} Mi-bémol

La destinée de Jean Morénas

Le Humbug

Au XXIX^e siècle : La journée d'un journaliste américain en 2889

L'éternel Adam

LA FAMILLE RATON.^[1]

CONTE DE FÉES.

I



Il y avait une fois une famille de rats, composée du père Raton, de la mère Ratonne, de leur

fille Ratine et de son cousin Raté.

Leurs domestiques, c'étaient le cuisinier Rata et la bonne Ratane. Or, il est arrivé à ces estimables rongeurs des aventures si extraordinaires, mes chers enfants, que je ne résiste pas au désir de vous les raconter.

Cela se passait au temps des fées et des enchanteurs, — au temps aussi où les bêtes parlaient. C'est de cette époque que date, sans doute, l'expression : « Dire des bêtises. » Et, cependant, ces bêtes n'en disaient pas plus que les hommes de jadis et d'aujourd'hui n'en ont dit et n'en disent ! Écoutez donc, mes chers enfants, je commence.

II

Dans une des plus belles villes de ce temps-là, et dans la plus belle maison de la ville demeurait une bonne fée. Elle s'appelait Firmenta. Elle faisait autant de bien qu'une fée en peut faire, et on l'aimait beaucoup. À cette époque, paraît-il, tous les êtres vivants étaient soumis aux lois de la métempsycose. Ne vous effrayez pas de ce mot : cela signifie qu'il y avait une échelle de la création, dont chaque être devait franchir successivement les échelons, pour atteindre le dernier et prendre rang dans l'humanité. Ainsi on naissait mollusque, on devenait poisson, puis oiseau, puis quadrupède, puis homme ou femme. Comme vous le voyez, il fallait monter de l'état le plus rudimentaire à l'état le plus parfait. Toutefois, il pouvait arriver que l'on redescendit l'échelle, grâce à la maligne influence de quelque enchanteur. Et alors, quelle triste existence ! Par exemple, après avoir été homme, redevenir huître ! Heureusement, cela ne se voit plus de nos jours, — physiquement, du moins.

Sachez aussi que ces diverses métamorphoses s'opéraient par l'intermédiaire des génies. Les bons génies faisaient monter, les mauvais faisaient descendre, et, si ces derniers abusaient de leur puissance, le Créateur pouvait les en priver pour un certain temps.

Il va sans dire que la fée Firmenta était un bon génie, et jamais personne n'avait eu à se plaindre d'elle.

Or, un matin, elle se trouvait dans la salle à manger de son palais — une salle ornée de tapisseries superbes et de magnifiques fleurs. Les rayons du soleil se glissaient à travers la fenêtre, piquant çà et là de touches lumineuses les porcelaines et l'argenterie placées sur la table. La suivante venait d'annoncer à sa maîtresse que le déjeuner était servi, — un joli déjeuner, comme les fées ont bien le droit d'en faire sans être accusées de gourmandise. Mais à peine la fée s'était-elle assise que l'on frappa à la porte de son palais.

Aussitôt la suivante d'aller ouvrir ; un instant après, elle prévenait la fée Firmenta qu'un beau jeune homme désirait lui parler.

« Fais entrer ce beau jeune homme », répondit Firmenta.

Beau, en effet, d'une taille au-dessus de la moyenne, l'air bon, l'air brave aussi, et vingt-deux ans d'âge. Mis très simplement, il se présentait avec grâce. Tout d'abord, la fée eut favorable opinion de lui. Elle pensa qu'il venait, comme tant d'autres qu'elle avait obligés, pour quelque service, et elle se sentait disposée à le lui rendre.

« Que me voulez — vous, beau jeune homme ? dit-elle de sa voix la plus engageante.

— Bonne fée, répondit-il, je suis bien malheureux, et je n'ai d'espoir qu'en vous.

Et, comme il hésitait :

— Expliquez-vous, reprit Firmenta. Quel est votre nom ?

— Je me nomme Ratin, répondit-il. Je ne suis pas riche, et pourtant ce n'est point la fortune que je viens vous demander. Non, c'est le bonheur.

— Pensez-vous donc que l'un puisse aller sans l'autre ? répliqua la fée en souriant.

— Je le pense.

— Et vous avez raison. Continuez, beau jeune homme.

— Il y a quelque temps, reprit-il, avant d'être homme, j'étais rat et, comme tel, très bien accueilli dans une excellente famille à laquelle je comptais m'attacher par les plus doux liens. Je

plaisais au père, qui est un rat plein de sens. Peut-être la mère me voyait-elle d'un moins bon œil, parce que je ne suis pas riche. Mais leur fille Ratine me regardait si tendrement !... Enfin j'allais probablement être agréé, lorsqu'un grand malheur vint couper court à toutes mes espérances.



— Qu'est-il donc arrivé ? demanda la fée avec le plus vif intérêt.

— Et d'abord, je suis devenu homme, tandis que Ratine restait rate.

— Eh bien, répondit Firmenta, attendez que sa dernière transformation en ait fait une jeune fille...

— Sans doute, bonne fée ! Malheureusement Ratine avait été remarquée par un puissant seigneur. Habitué à satisfaire ses fantaisies, il ne souffre pas la moindre résistance. Tout doit plier devant ses volontés.

— Et quel était ce seigneur ? demanda la fée.

— C'était le prince Kissador. Il proposa à ma chère Ratine de l'emmener dans son palais, où elle serait la plus heureuse des rates. Elle s'y refusa, bien que sa mère Ratonne fût très flattée de la demande. Le prince tenta alors de l'acheter à haut prix ; mais le père Raton, sachant combien sa fille m'aimait, et que je mourrais de douleur si l'on nous séparait, ne voulut point y consentir. Je renonce à vous peindre la fureur du prince Kissador. Voyant Ratine si belle en rate, il se disait qu'elle serait encore plus belle en jeune fille. Oui, bonne fée, plus belle encore ! Et il l'épouserait !... Ce qui était bien raisonné pour lui, mais bien malheureux pour nous !

— Oui, répondit la fée, mais, puisque le prince a été éconduit, qu'avez-vous à craindre ?

— Tout, reprit Ratin, car, pour arriver à ses fins, il s'est adressé à Gardafour...

— Cet enchanteur, s'écria Firmenta, ce mauvais génie qui ne se plaît qu'à faire le mal, et avec lequel je suis toujours en lutte ?...

— Lui-même, bonne fée !

— Ce Gardafour, dont la redoutable puissance ne cherche qu'à ramener au bas de l'échelle les êtres qui s'élèvent peu à peu vers les plus hauts degrés ?

— Comme vous dites !

— Heureusement, Gardafour, ayant abusé de son pouvoir, vient d'en être privé pour quelque temps.

— Cela est vrai, répondit Ratin ; mais, au moment où le prince a eu recours à lui, il le possédait encore tout entier. Aussi, alléché par les promesses de ce seigneur, autant qu'effrayé de ses menaces, promit-il de le venger des dédains de la famille Raton.

— Et il l'a fait ?...

— Il l'a fait, bonne fée !

— Et comment ?

— Il a métamorphosé ces braves rats ! Il les a changés en huîtres. Et maintenant ils végètent sur le banc de Samobrives, où ces mollusques, — d'excellente qualité, je dois le dire, — valent trois francs la douzaine, ce qui est bien naturel, puisque la famille Raton se trouve parmi eux ! Vous voyez, bonne fée, toute l'étendue de mon malheur !

Firmenta écoutait avec pitié et bienveillance ce récit du jeune Ratin. Elle compatissait volontiers, d'ailleurs, aux douleurs humaines, et surtout aux amours contrariées.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-elle.

— Bonne fée, répondit Ratin, puisque ma Ratine est attachée au banc de Samobrives, faites-moi huître à mon tour, afin que j'aie la consolation d'y vivre près d'elle !

Ce fut dit d'un ton si triste, que la fée Firmenta se sentit tout émue, et, prenant la main du beau jeune homme :

« Ratin, lui dit-elle, je consentirais à vous satisfaire que je ne pourrais y réussir. Vous le savez, il m'est interdit de faire redescendre les êtres vivants. Toutefois, si je ne puis vous réduire à l'état de mollusque, ce qui est un état bien humble, je puis faire remonter Ratine...

— Oh ! faites, bonne fée, faites !

— Mais il faudra qu'elle repasse par les degrés intermédiaires, avant de redevenir la charmante rate, destinée à être jeune fille un jour. Donc, soyez patient ! soumettez-vous aux lois de la nature. Ayez confiance aussi...

— En vous, bonne fée ?...

— Oui, en moi ! Je ferai tout pour vous venir en aide. N'oublions pas, cependant, que nous aurons à soutenir de violentes luttes. Vous avez dans le prince Kissador, bien qu'il soit le plus sot des princes, un ennemi puissant. Et, si Gardafour recouvrait son pouvoir avant que vous ne fussiez l'époux de la belle Ratine, il me serait difficile de le vaincre, car il serait redevenu mon égal. »

La fée Firmenta et Ratin en étaient là de leur conversation, lorsqu'une petite voix se fit entendre. D'où sortait cette voix ? Cela semblait difficile à deviner.

Et cette voix disait :

« Ratin !... mon pauvre Ratin... je t'aime !... »

— C'est la voix de Ratine, s'écria le beau jeune homme. Ah ! madame la fée, ayez pitié d'elle ! »

En vérité, Ratin était comme fou. Il courait à travers la salle, il regardait sous les meubles, il ouvrait les dressoirs dans la pensée que Ratine pouvait y être cachée, et il ne la trouvait pas !

La fée l'arrêta d'un geste.

Et alors, mes chers enfants, il se produisit quelque chose de singulier. R y avait sur la table, rangées dans un plat d'argent, une demi-douzaine d'huîtres qui venaient précisément du banc de Samobrives. Au milieu se voyait la plus jolie, avec sa coquille bien luisante, bien ourlée. Et la voilà qui grossit, s'élargit, se développe, puis ouvre ses deux valves. Des plis de sa collerette se dégagent une adorable figure, avec des cheveux blonds comme les blés, deux yeux, les plus doux du monde, un petit nez bien droit, une bouche charmante qui répète :

« Ratin ! mon cher Ratin !... »

— C'est elle ! » s'écrie le beau jeune homme.

C'était Ratine, en effet ; il l'avait bien reconnue. Car il faut vous dire, mes chers enfants, qu'en cet heureux temps de magie, les êtres avaient déjà visage humain, même avant d'appartenir à l'humanité.

Et comme Ratine était jolie sous la nacre de sa coquille ! On eût dit un bijou dans son écrin.

Et elle s'exprimait ainsi :

« Ratin, mon cher Ratin, j'ai entendu tout ce que tu viens de dire à madame la fée, et madame la fée a daigné promettre de réparer le mal que nous a fait ce méchant Gardafour. Oh ! ne m'abandonnez pas, car, s'il m'a changée en huître, c'est pour que je ne puisse plus m'enfuir ! Alors le prince Kissador viendra me détacher du banc auquel est attachée ma famille ; il m'emportera, il me mettra dans son vivier, il attendra que je sois devenue jeune fille, et je serai à jamais perdue pour mon pauvre et cher Ratin ! »

Elle parlait d'une voix si plaintive, que le jeune homme, profondément ému, pouvait à peine répondre.

« Oh ! ma Ratine ! » murmurait-il.

Et, dans un élan de tendresse, il étendait la main vers le pauvre petit mollusque, lorsque la fée l'arrêta. Puis, après avoir enlevé délicatement une perle magnifique qui s'était formée au fond de la valve :

« Prends cette perle, lui dit-elle.

— Cette perle, bonne fée ?

— Oui, elle vaut toute une fortune. Cela pourra te servir plus tard. Maintenant nous allons reporter Ratine sur le banc de Samobrives, et là, je la ferai remonter d'un échelon...

— Pas seule, bonne fée, répondit Ratine d'une voix suppliante. Songez à mon bon père Raton, à ma bonne mère Ratonne, à mon cousin Raté ! Songez à nos fidèles serviteurs Rata et Ratane !... »

Mais, pendant qu'elle parlait ainsi, les deux valves de sa coquille se refermaient peu à peu et reprenaient leurs dimensions ordinaires.

« Ratine ! s'écria le jeune homme.

— Emporte-la ! » dit la fée.

Et, après l'avoir prise, Ratin pressa cette coquille sur ses lèvres. Ne contenait-elle pas tout ce qu'il avait de plus cher au monde ?

III

La mer est basse. Le ressac bat doucement le pied du banc des Samobrives. Il y a des flaques d'eau entre les rochers. Le granit brille comme de l'ébène ciré. On marche sur les goémons visqueux dont les cosses éclatent en faisant jaillir de petits jets liquides. Il faut prendre garde de glisser, car la chute serait douloureuse.

Quelle quantité de mollusques sur ce banc : des vignaux semblables à de gros limaçons, des moules, des clovisses, des mâcles, et surtout des huîtres par milliers !

Une demi-douzaine des plus belles se cachent sous les plantes marines. Je me trompe : il n'y en a que cinq. La place de la sixième est inoccupée !

Voilà maintenant que ces huîtres s'ouvrent aux rayons du soleil, afin de respirer la fraîche brise du large. En même temps s'échappe une sorte de chant, plaintif comme une litanie de semaine sainte.

Les valves de ces mollusques se sont lentement écartées. Entre leurs franges transparentes se dessinent quelques figures faciles à reconnaître. L'une est Raton, le père, un philosophe, un sage, qui sait accepter la vie sous toutes ses formes.

« Sans doute, pense-t-il, après avoir été rat, redevenir mollusque, cela ne laisse pas d'être pénible. Mais il faut se faire une raison et prendre les choses comme elles viennent ! »

Dans la deuxième huître, grimace une figure contrariée, dont les yeux jettent des éclairs. En vain cherche-t-elle à s'élancer hors de sa coquille. C'est dame Ratonne, et elle dit :

« Être enfermée dans cette prison d'écaille, moi qui tenais le premier rang dans notre ville de Ratopolis ! Moi qui, arrivée à la phase humaine, aurais été grande dame, princesse peut-être ! ... Ah ! le misérable Gardafour ! »

Dans la troisième huître, se montre la face bête du cousin Raté, un franc nigaud, quelque peu poltron, qui dresserait l'oreille au moindre bruit, comme un lièvre. Il faut vous dire que, tout naturellement, en sa qualité de cousin, il faisait la cour à sa cousine. Or, Ratine, on le sait, en aimait un autre, et cet autre. Raté le jalousait cordialement.

« Ah ! ah ! faisait-il, quelle destinée ! Au moins, quand j'étais rat, je pouvais courir, me sauver, éviter les chats et les ratières. Mais ici, il suffit que l'on me cueille avec une douzaine de mes semblables, et le couteau grossier d'une écaillère m'ouvrira brutalement, et j'irai figurer sur la table d'un riche, et je serai avalé... vivant peut-être ! »

Dans la quatrième huître, c'est le cuisinier Rata, un chef très fier de ses talents, très vaniteux de son savoir.

« Le maudit Gardafour ! s'écriait-il. Si jamais je le tiens d'une main, je lui tords le cou de l'autre ! Moi, Rata, qui en faisais de si bons que le nom m'en est resté, être collé entre deux écailles ! Et ma femme Ratane...

— Je suis là, dit une voix qui sortait de la cinquième huître. Ne te fais pas de chagrin, mon pauvre Rata ! Si je ne puis me rapprocher de toi, je n'en suis pas moins à ton côté, et, quand tu remonteras l'échelle, nous la remonterons ensemble ! »

Bonne Ratane ! Une grosse boulotte, toute simple, toute modeste, aimant bien son mari, et, comme lui, très dévouée à ses maîtres.

Puis, alors, la triste litanie reprit sur un mode lugubre. Quelques centaines d'huîtres infortunées, attendant leur délivrance, elles aussi, se joignirent à ce concert de lamentations. Cela serrait le cœur. Et quel surcroît de douleur pour Raton, le père, et pour dame Ratonne, s'ils avaient su que leur fille n'était plus avec eux !

Soudain, tout se tut. Les écailles se refermèrent.

Gardafour venait d'arriver sur la grève, vêtu de sa longue robe d'enchanteur, coiffé du bonnet traditionnel, la physionomie farouche. Près de lui marchait le prince Kissador, vêtu de riches habits. On imaginerait difficilement à quel point ce seigneur était infatué de sa personne, et comme il se déhanchait d'une manière ridicule pour se donner des grâces.

« Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Au banc de Samobrives, mon prince, répondit obséquieusement Gardafour.

— Et cette famille Raton ?...

— Toujours à la place où je l'ai incrustée pour vous être agréable !

— Ah ! Gardafour, reprit le prince en frisant sa moustache, cette petite Ratine ! J'en suis ensorcelé ! Il faut qu'elle soit à moi ! Je te paie pour me servir, et si tu ne réussis pas, prends garde !...

— Prince, répondit Gardafour, si j'ai pu changer toute cette famille de rats en mollusques, avant que mon pouvoir ne m'eût été retiré, je n'aurais pu en faire des êtres humains, vous le savez !

— Oui, Gardafour, et c'est bien cela qui m'enrage !... »

Tous deux prirent pied sur le banc, au moment où deux personnes paraissaient sur l'autre côté de la grève. C'étaient la fée Firmenta et le jeune Ratin. Celui-ci tenait sur son cœur la double coquille qui renfermait sa bien-aimée.

Soudain ils aperçurent le prince et l'enchanteur.

« Gardafour, dit la fée, que viens-tu faire ici ? Préparer encore quelque machination criminelle ? »

— Fée Firmenta, dit le prince Kissador, tu sais que je suis fou de cette gentille Ratine, assez peu avisée pour repousser un seigneur de ma tournure, et qui attend si impatiemment l'heure où tu la rendras jeune fille...

— Quand je la rendrai jeune fille, répondit Firmenta, ce sera pour appartenir à celui qu'elle préfère.

— Cet impertinent, riposta le prince, ce Ratin, dont Gardafour n'aura pas de peine à faire un âne, quand je lui aurai allongé les oreilles ! »

À cette insulte, le jeune homme bondit ; il allait s'élancer sur le prince et châtier son insolence, lorsque la fée lui saisit la main.

« Calme ta colère, dit-elle. Il n'est pas temps de te venger, et les insultes du prince tourneront un jour contre lui. Fais ce que tu as à faire, et partons. »

Ratin obéit et, après l'avoir pressée une dernière fois sur ses lèvres, il alla déposer l'huître au milieu de sa famille.

Presque aussitôt, la marée commença à recouvrir le banc de Samobrives, l'eau envahit les dernières pointes et tout disparut jusqu'à l'horizon de la haute mer, dont le contour se confondait avec celui du ciel.

IV

Cependant, à droite, quelques roches sont restées à découvert. La marée ne peut atteindre leur sommet, même lorsque la tempête pousse les lames à la côte.

C'est là que le prince et l'enchanteur se sont réfugiés. Lorsque le banc sera à sec, ils iront chercher la précieuse huître qui renferme Ratine et l'emporteront. Au fond, le prince est furieux. Si puissants que fussent les princes, et même les rois, ils ne pouvaient rien en ce temps-là contre les fées, et il en serait encore de même, si nous revenions jamais à cette heureuse époque.

Et, en effet, voici que Firmenta dit au beau jeune homme :

« Maintenant que la mer est haute. Raton et les siens vont remonter d'un échelon vers l'humanité. Je vais les faire poissons et, sous cette forme, ils n'auront plus rien à craindre de leurs ennemis.

— Même si on les pêche ?... fit observer Ratin.

— Sois tranquille, je veillerai sur eux. »

Par malheur, Gardafour avait entendu la fée et imaginé un plan ; suivi du prince, il se dirigea vers la terre ferme.

Alors la fée étendit sa baguette vers le banc de Samobrives, caché sous les eaux. Les huîtres de la famille Raton s'entr'ouvrirent. Il en sortit des poissons frétilants, tout joyeux de cette nouvelle transformation.

Raton, le père, — un brave et digne turbot, avec des tubercules sur son flanc brunâtre, et qui, s'il n'eût eu face humaine, vous aurait regardé de ses deux gros yeux placés sur le côté gauche.

M^{me} Ratonne, — une vive, avec la forte épine de son opercule et les piquants acérés de sa première dorsale, très belle, d'ailleurs, sous ses couleurs changeantes.

M^{lle} Ratine, — une jolie et élégante dorade de Chine, presque diaphane, bien attrayante dans son vêtement mélangé de noir, de rouge et d'azur.

Rata, — un farouche brochet de mer, corps allongé, bouche fendue jusqu'aux yeux, dents tranchantes, l'air furieux comme un requin en miniature, et d'une surprenante voracité.

Ratane, — une grosse truite saumonée, avec ses taches ocellées, couleur de vermillon, les deux croissants dessinés sur le fond argenté de ses écailles, et qui eût fait bonne figure sur la table d'un gourmet.

Enfin, le cousin Raté, — un merlan au dos d'un gris verdâtre. Mais, par une bizarrerie de la nature, ne voilà-t-il pas qu'il n'est qu'à moitié poisson ! Oui, l'extrémité de son corps, au lieu d'être terminée par une queue, est encore engagée entre deux écailles d'huître. N'est-ce pas là le comble du ridicule ? Pauvre cousin !

Et alors, merlan, truite, brochet, dorade, vive, turbot, rangés sous les eaux claires, au pied de la roche où Firmenta agitait sa baguette, semblaient dire :

« Merci, bonne fée, merci ! »

V

En ce moment, une masse, venant du large, se dessine plus nettement. C'est une chaloupe, avec sa grande misaine rougeâtre et son foc au vent. Elle arrive dans la baie, poussée par une fraîche brise. Le prince et l'enchanteur sont à bord, et c'est à eux que l'équipage doit vendre toute sa pêche.

Le chalut a été envoyé à la mer. Dans cette vaste poche que l'on promène sur le fond sablonneux se prennent par centaines toutes sortes de poissons, de mollusques et de crustacés, crabes, crevettes, homards, limandes, raies, soles, barbues, anges, vives, dorades, turbots, bars, rougets, grondins, mulets, surmulets et bien d'autres !

Aussi, quel danger menace la famille Raton, à peine délivrée de sa prison d'écaillé ! Si par malheur le chalut la ramasse, elle n'en pourra plus sortir ! Alors, le turbot, la vive, le brochet, la truite, le merlan, saisis par la grosse main des matelots, seront jetés dans les paniers des mareyeurs, expédiés vers quelque grande capitale, étalés, palpitants encore, sur le marbre des revendeuses, tandis que la dorade, emportée par le prince, sera à jamais perdue pour son bien-aimé Ratin !

Mais voici le temps qui change. La mer grossit. Le vent siffle. L'orage éclate. C'est la rafale, c'est la tempête.

Le bateau est horriblement secoué par la houle. Il n'a pas le temps de relever son chalut qui se rompt, et, malgré les efforts du timonier, il est drossé vers la côte et se fracasse sur les récifs. À peine si le prince Kissador et Gardafour peuvent échapper au naufrage, grâce au dévouement des pêcheurs.

C'est la bonne fée, mes chers enfants, qui a déchaîné cet orage pour le salut de la famille Raton. Elle est toujours là, accompagnée du beau jeune homme, et sa merveilleuse baguette à la main.

Alors Raton et les siens frétilent sous les eaux qui se calment. Le turbot se tourne et se retourne, la vive nage coquettement, le brochet ouvre et ferme ses vigoureuses mâchoires, dans lesquelles s'engouffrent de petits poissons, la truite fait des grâces, et le merlan, que gênent ses écailles, se meut gauchement. Quant à la jolie dorade, elle semble attendre que Ratin se précipite sous les eaux pour la rejoindre !... Oui ! il le voudrait, mais la fée le retient.

« Non, dit-elle, pas avant que Ratine n'ait repris la forme sous laquelle elle a d'abord su te plaire ! »

VI

Une fort jolie ville, que la ville de Ratopolis. Elle est située dans un royaume dont j'ai oublié le nom, qui n'est ni en Europe, ni en Asie, ni en Afrique, ni en Océanie, ni en Amérique, bien qu'il se trouve quelque part.

En tout cas, le paysage, autour de Ratopolis, ressemble beaucoup à un paysage hollandais. C'est frais, c'est vert, c'est propre, avec des cours d'eau limpides, des berceaux ombragés de beaux arbres, des prairies grasses où paissent les plus heureux troupeaux du monde.

Comme toutes les villes, Ratopolis a des rues, des places, des boulevards ; mais ces boulevards, ces places, ces rues, sont bordés de fromages magnifiques, en guise de maisons : des gruyères, des croûte-rouges, des mareuils, des chesters de vingt espèces. Ils sont creusés à l'intérieur en étages, appartements, chambres. C'est là que vit, en république, une nombreuse population de rats, sage, modeste et prévoyante.

Il pouvait être sept heures du soir, un dimanche. En famille, rats et rates se promenaient pour respirer la fraîcheur. Après avoir bien travaillé toute la semaine à refaire les provisions du ménage, ils se reposaient le septième jour.

Or, le prince Kissador était alors à Ratopolis, accompagné de l'inséparable Gardafour. Ayant appris que les membres de la famille Raton, après avoir été poissons pendant quelque temps, étaient redevenus rats, ils s'occupaient à leur préparer de secrètes embûches.

« Quand je songe, répétait le prince, que c'est encore à cette fée maudite qu'ils doivent leur nouvelle transformation !

— Eh ! tant mieux, répondait Gardafour. Ils seront maintenant plus faciles à prendre. Des poissons, cela s'échappe trop aisément. À présent, les voilà rats ou rates, et nous saurons bien nous en emparer, et, une fois en votre pouvoir, ajouta l'enchanteur, la belle Ratine finira par être folle de votre seigneurie.

À ce discours, le fat se rengorgeait, se pavanait, lançait des œillades aux jolies rates en promenade.

— Gardafour, dit-il, tout est prêt ?

— Tout, mon prince, et Ratine n'échappera pas au piège que je lui ai tendu.

Et Gardafour montrait un élégant berceau de feuillage, disposé au coin de la place.

— Ce berceau cache un piège, dit-il, et je vous promets que la belle sera aujourd'hui même dans le palais de votre seigneurie, où elle ne pourra résister aux grâces de votre esprit et aux séductions de votre personne.

Et l'imbécile de gober ces grosses flatteries de l'enchanteur !

— La voilà, dit Gardafour. Venez, mon prince, il ne faut pas qu'elle nous aperçoive. »

Tous deux gagnèrent la rue voisine.

C'était Ratine, en effet, mais Ratin l'accompagnait pour rentrer au logis. Qu'elle était charmante, avec sa jolie figure de blonde et sa gracieuse tournure de rate ! Et le jeune homme lui disait :

« Ah ! chère Ratine, que n'es-tu déjà une demoiselle ! Si, pour t'épouser tout de suite, j'avais pu redevenir rat, je n'aurais pas hésité. Mais cela est impossible.

— Eh bien, mon cher Ratin, il faut attendre...

— Attendre ! Toujours attendre !

— Qu'importe, puisque tu sais que je t'aime et ne serai jamais qu'à toi. D'ailleurs la bonne fée nous protège, et nous n'avons plus rien à craindre du méchant Gardafour ni du prince Kissador...

— Cet impertinent, s'écria Ratin, ce sot que je corrigerai...

— Non, mon Ratin, non, ne lui cherche pas querelle ! Il a des gardes qui le défendraient... Aie patience, puisqu'il le faut, et confiance, puisque je t'aime ! »

Tandis que Ratine disait si gentiment ces choses, le jeune homme la pressait sur son cœur, lui baisait ses petites pattes.

Et comme elle se sentait un peu fatiguée de sa promenade :

« Ratin, dit-elle, voilà le berceau sous lequel j'ai l'habitude de me reposer. Va à la maison prévenir mon père et ma mère qu'ils me retrouveront ici pour aller à la fête. »

Et Ratine se glissa sous le berceau.

Soudain il se fit un bruit sec, comme le craquement d'un ressort qui se détend...

Le feuillage cachait une perfide ratière, et Ratine, qui ne pouvait s'en défier, venait de toucher le ressort. Brusquement, une grille s'était abattue devant le berceau, et maintenant elle était prise !

Ratin jeta un cri de colère, auquel répondit le cri de désespoir de Ratine, auquel répondit le

cri de triomphe de Gardafour, qui accourait avec le prince Kissador.

En vain le jeune homme s'accrochait-il à la grille pour en briser les barreaux, en vain voulut-il se jeter sur le prince.

Le mieux était d'aller chercher du secours pour délivrer la malheureuse Ratine, et c'est ce que fit Ratin en s'échappant par la grande rue de Ratopolis.

Pendant ce temps, Ratine était extraite de la ratière, et le prince Kissador lui disait le plus galamment du monde :

« Je te tiens, petite, et maintenant, lu ne m'échapperas plus ! »

VII

C'était l'une des plus élégantes maisons de Ratopolis, — un magnifique fromage de Hollande, — qu'habitait la famille Raton. Le salon, la salle à manger, les chambres à coucher, toutes les pièces nécessaires au service, étaient distribués avec goût et confort. C'est que Raton et les siens comptaient parmi les notables de la ville, et jouissaient de l'estime universelle.

Ce retour à son ancienne situation n'avait point enflé le cœur de ce digne philosophe. Ce qu'il avait été, il ne devait pas cesser de l'être, modeste dans ses ambitions, un vrai sage dont La Fontaine eût fait le président de son conseil de rats. On se fût toujours bien trouvé de suivre ses avis. Seulement il était devenu goutteux et marchait avec une béquille, lorsque la goutte ne le retenait pas dans son grand fauteuil. Il attribuait cela à l'humidité du banc de Samobrives, où il avait végété plusieurs mois. Bien qu'il eût été aux eaux réputées les meilleures, il en était revenu plus goutteux qu'avant. Cela était d'autant plus fâcheux pour lui que, phénomène très bizarre, cette goutte le rendait impropre à toute métamorphose ultérieure. En effet, la métempsycose ne pouvait s'exercer sur les individus atteints de cette maladie des riches. Raton resterait donc rat, tant qu'il serait goutteux.

Mais Ratonne, elle, n'était pas philosophe. Voyez-vous sa situation, alors que, promue dame et grande dame, elle aurait pour mari un simple rat, et un rat goutteux encore ! Ce serait à mourir de honte ! Aussi était-elle plus acariâtre, plus irritable que jamais, cherchant noise à son époux, gourmandant ses servantes, à propos d'ordres mal exécutés parce qu'ils étaient mal donnés, faisant la vie dure à toute sa maison.

« Il faudra pourtant vous guérir, Monsieur, disait-elle, et je saurai bien vous y contraindre !

— Je ne demanderais pas mieux, ma bonne, répondait Raton, mais je crains que ce ne soit impossible, et je devrai me résigner à rester rat...

— Rat ! moi, la femme d'un rat ! et de quoi aurai-je l'air ?... Et ne voilà-t-il pas, d'autre part, notre fille amoureuse d'un garçon qui n'a pas le sou !... Quelle bonté ! Supposez que je sois princesse un jour. Ratine sera princesse aussi...

— C'est donc que je serai prince, répliqua Raton, non sans une pointe de malice.

— Vous, prince, avec une queue et des pattes ! Voyez-vous le beau seigneur ! »

C'était ainsi que, toute la journée, on entendait geindre dame Ratonne. Le plus souvent, elle essayait de passer sa mauvaise humeur sur le cousin Raté. Il est vrai que le pauvre cousin ne cessait de prêter à la plaisanterie.

Cette fois encore, la métamorphose n'avait pas été complète.

Il n'était rat qu'à moitié, — rat par devant, mais poisson par derrière avec une queue de merlan, ce qui le rendait absolument grotesque. Dans ces conditions, allez donc plaire à la belle Ratine, ou même aux jolies autres rates de Ratopolis !

« Mais, qu'ai-je donc fait à la nature, pour qu'elle me traite ainsi, s'écriait-il, qu'ai-je donc fait ?

— Veux-tu bien cacher cette vilaine queue ! disait dame Ratonne.

— Je ne peux pas, ma tante !

— Eh bien, coupe-la, imbécile, coupe-la ! »

Et le cuisinier Rata offrait de procéder à cette section, puis d'accommoder cette queue de merlan d'une façon supérieure. Quel régal c'eût été pour un jour de fête tel que celui-ci !

— Jour de fête à Ratopolis ? Oui, mes chers enfants ! Aussi la famille Raton se proposait-elle de prendre part aux réjouissances publiques. Elle n'attendait plus pour partir que le retour de Ratine.

En ce moment, un carrosse s'arrêta à la porte de la maison. C'était celui de la fée Firmenta en costume de brocart et d'or, qui venait rendre visite à ses protégés. Si elle souriait parfois des ambitions risibles de Ratonne, des jactances ridicules de Rata, des bêtises de Ratane, des lamentations du cousin Raté, elle faisait grand cas du bon sens de Raton, elle adorait la charmante Ratine et s'employait au succès de son mariage. Et, en sa présence, dame Ratonne n'osait plus reprocher au beau jeune homme de ne pas même être prince.

On fit donc accueil à la fée, sans lui ménager les remerciements pour tout ce qu'elle avait fait et ferait encore.

« Car nous avons bien besoin de vous, madame la fée ! dit Ratonne. Ah ! quand serai-je dame ? »

— Patience, patience, répondit Firmenta. Il faut laisser opérer la nature, et cela demande un certain temps.

— Mais pourquoi veut-elle que j'aie une queue de merlan, quoique je sois redevenu rat ? s'écria le cousin en faisant une mine pitoyable. Madame la fée, ne pourrait-on m'en débarrasser ?

...

— Hélas ! non, répondit Firmenta, et, vraiment, vous n'avez pas de chance. C'est votre nom de Raté qui veut cela, probablement. Espérons cependant que vous n'aurez point une queue de rat quand vous deviendrez oiseau !

— Oh ! s'écria dame Ratonne, que je voudrais donc être une reine de volière !

— Et moi, une belle grosse dinde truffée ! dit naïvement la bonne Ratane.

— Et moi, un roi de basse-cour ! ajouta Rata.

— Vous serez ce que vous serez, riposta le père Raton. Quant à moi, je suis rat, et le resterai grâce à ma goutte, et mieux vaut l'être, après tout, que de se retrousser les plumes, comme bien des oiseaux de ma connaissance ! »

En ce moment, la porte s'ouvrit, le jeune Ratin parut, pâle, défait. En quelques mots, il eut raconté l'histoire de la ratière, et comment Ratine était tombée dans le piège du perfide Gardafour.

« Ah ! c'est ainsi, répondit la fée. Tu veux lutter encore, maudit enchanteur ! Soit ! À nous deux ! »

VIII

Oui, mes chers enfants, tout Ratopolis est en fête, et cela vous eût bien amusés, si vos parents avaient pu vous y conduire. Jugez donc ! Partout de larges arceaux avec des transparents de mille couleurs, des arcs de feuillage au-dessus des rues pavoisées, des maisons tendues de tapisseries, des pièces d'artifices se croisant dans les airs, de la musique à chaque coin de carrefour, et, je vous prie de le croire, les rats en montreraient aux meilleurs orphéons du monde. Ils ont de petites voix douces, des voix de flûte d'un charme inexprimable. Et, comme ils interprètent les œuvres de leurs compositeurs : les Rassinis, les Ragner, les Rassenet et tant d'autres maîtres !

Mais, ce qui eût excité votre admiration, c'est un cortège de tous les rats de l'univers et de tous ceux qui, sans être rats, ont mérité ce nom significatif.

On y voit des rats qui ressemblent à Harpagon, portant sous la patte leur précieuse cassette d'avare ; des rats à poils, vieux grognards, dont la guerre a fait des héros, toujours prêts à égorger le genre humain pour conquérir un galon de plus ; des rats à trompe, avec une vraie queue sur le nez, comme en fabriquent ces farceurs de zouaves africains ; des rats d'église, humbles et modestes ; des rats de cave, habitués à fourrer leur museau dans la marchandise pour le compte des gouvernements ; et surtout des quantités fabuleuses de ces gentils rats de la danse qui exécutent les passes et contre-passes d'un ballet d'opéra !